

ENTRETIEN AVEC ABDELKADER LAGTAA, CINEASTE MAROCAIN

# POUR UNE VISION PLUS SENSIBLE AUX MUTATIONS

■ Si "Un amour à Casablanca" n'est pas un chef d'œuvre, il fera quand même date. Symbole d'une rupture avec un cinéma du consensus général.

**A**VEC "Un amour à Casablanca", le réalisateur marocain, Abdelkader Lagtaâ signe son premier long-métrage et s'inscrit d'emblée dans la catégorie des cinéastes résolument convaincus que le cinéma est un moyen d'expression dont l'impact sur la société est certain. D'où cette exigence de porter à l'écran un diagnostic sans complaisance sur nos sociétés bloquées par la pesanteur de notre notion du pouvoir, de nos traditions, des tabous et de l'hypocrisie ambiante.

La gageure, briser le carcan, les tabous. C'est déjà un pas. Cela ne se fait pas sans provoquer le scandale. Lagtaâ prend le risque.

Né en 1948 à Casablanca, Abdelkader Lagtaâ obtient en 1975 son diplôme de metteur en scène à l'École supérieure de cinéma et télévision de Lodz (Pologne).

En 1977, il participe à la réalisation collective d'un long-métrage fiction intitulé "Les cendres du clos". Il est après co-scénariste et co-réalisateur de films documentaires avant de se lancer seul dans la réalisation de plusieurs courts et moyens métrages documentaires. En 91, il produit, écrit et réalise "Un amour à Casablanca". Film qui a obtenu au festival de Meknes les prix de la meilleure interprétation féminine, celui du montage et de la photo. A partir de ce lundi, il sera à l'affiche au Maroc dans plusieurs salles. Un film provocateur. Le public adore.

**E.M. :** Votre film marque une rupture avec la vision de la société marocaine, de ses mœurs. Il s'inscrit dans la logique des nouveaux films tunisiens. Qu'en pensez-vous ?

**A.L. :** C'est l'ère du temps. C'est né de la perception de la réalité et du rapport avec l'ancien cinéma. Donc, une vi-

sion plus critique, plus sensible aux mutations. C'est en fait dû à ça.

**E.M. :** Quand et comment êtes-vous arrivé à opter pour un tel scénario, dans l'écriture et le choix de sa structure ?

**A.L. :** La première version du scénario a été écrite en 1986. C'était une histoire beaucoup plus complexe. Il y a eu ensuite au total trois versions.

Celle que j'ai déposée à la commission d'aide à la production est le résultat d'un travail de la simplification de la trame et de sa structure narrative. Le tout en ayant pris en considération le public sachant qu'il y a eu depuis les années quatre-vingts, des affections pour tout produit cinématographique national.

Le rapport avec le public étant quelque chose de constant, le cinéma marocain avait besoin d'être réhabilité, crédibilisé. J'ai donc pensé que seul un travail axé sur les tabous allait provoquer positivement la réaction du public.

**E.M. :** Ceci dit, il restait alors le choix de la forme, du genre.

**A.L. :** L'idée de départ, consistait à prendre un modèle qui fonctionne auprès du public. C'est le modèle égyptien bien sûr. Cependant, il fallait détourner un peu, travailler sur le non dit du cinéma égyptien, sur ce que le cinéma commercial occulte. J'avais aussi en considération le fait que les personnages des films marocains sont apolitiques et asexués.

Mon film remet en cause tout cela. Pour l'instant, il a été bien accueilli à Meknès et au Caire.

Le cinéma pour moi doit avoir comme ambition le changement au niveau social et, esthétique. Le regard critique est incontestablement une nécessité.

Pour revenir au film, on se demande à la fin qui est en réalité le personnage principal. Le film est structuré autour du personnage de Saloua (Mouna Fettou) mais on découvre que c'est celui du père Jalil (Ahmed Naji) qui est le plus intéressant, peut-être mieux cerné, plus développé. Quel est votre avis ?

Pour moi, c'est la jeune fille Saloua qui est le personnage central du film. C'est elle qui fait circuler le désir et le film.

Pendant le tournage, je me suis aperçu effectivement que le personnage du père Jalil prenait le dessus. Il représente la société rigide qui empêche l'émergence de l'individu. C'est un symbole du blocage. Une autre image du père au delà de la respectabilité. Le passage du pouvoir sexuel se fait dans cette situation sociale perpétrée par la tradition.

Le pouvoir ne se tenait pas d'une façon normale et naturelle.

Une brèche intéressante que j'ai exploitée. Toute la contradiction de son comportement, de son discours et son image et de son rapport à la jeunesse.

A notre avis même avec ses insuffisances, des maladresses, "un amour à Casablanca" restera une référence dans l'histoire du cinéma marocain pour son audace, sa liberté de ton. Comment à-t-il été reçu par les cinéastes, vos collègues ?

**A.L. :** Entre nous, on ne discute pas. Nous n'avons pas de tradition. Donc très peu de réactions. J'ai recueilli quelques réflexions des cinéastes maghrébins.

**E.M. :** Quelle est alors la situation du cinéma marocain ? Quels sont ses problèmes ?

**A.L. :** Les mêmes problèmes restent posés. Il n'y a pas de scénaristes. Le problème de moyens persiste. Le réalisateur, s'il tient à monter un film doit être à la fois producteur, scénariste, réalisateur. Aucun film ne peut se faire sans l'aide de la commission d'aide à la production du Centre Cinématographique Marocain (CCM). Pour la distribution, c'est le marasme quoique l'on note une nette amélioration et un intérêt pour le film marocain. Le point noir, c'est de se rendre compte qu'un film comme "un amour à Casablanca" ne dispose pas de moyens pour lui assurer une bonne promotion, et j'en passe.

**E.M. :** Pour votre film, même si votre intention de briser les tabous est palpable, il demeure que vous n'êtes pas allés jusqu'au bout. C'est du domaine de l'autocensure, de moyens, ou de résistance des comédiens ?

**A.L. :** Au départ, tous les comédiens ont donné leur accord. Pendant le tournage, c'était différent. Il y a eu des résistances. De l'autocensure, oui peut-être aussi. Mais, c'est surtout au niveau des moyens que tout a été détourné. Je m'explique. Je n'étais pas libre. Pour les lieux



● ABDELKADER LAGTAA PENDANT LE TOURNAGE "D'UN AMOUR A CASABLANCA".

de tournage, par exemple, je me suis contenté de ceux mis à ma disposition par des amis.

J'étais aussi contraint d'élaguer. S'ajoute à tout cela, une équipe technique réduite et pas du tout compétente.

Il fallait sauver l'essentiel. J'ai travaillé avec l'obsession de risquer ne pas pouvoir terminer le tournage.

**E.M. :** Vos projets ?

**A.L. :** Un long métrage fiction. Le scénario a déjà obtenu l'aide à la production du CCM.

Je compte proposer une coproduction avec des partenaires algériens.

Pour le sujet, c'est l'histoire d'un jeune homme confronté à une mère possessive.

(Interview réalisée à Khouribga (Maroc) par Abdelkrim TAZAROUTE)